

## Note autour du "sens se faisant".

*Essai de typologie des différentes formes de rapport au futur.*

*Protention, anticipation, prévision, attente, vision élargie, émergence.*

Pierre Vermersch

Cette petite note d'étape est née d'une discussion récente dans le groupe de travail sur le "sens se faisant" entre les personnes présentes Natalie Depraz, Eve Berger, Didier Austray et moi. Plusieurs thèmes théoriques ont été évoqués autour du thème principal du "sens se faisant" et tout particulièrement la question de la temporalité du futur. J'ai cherché ici à fixer mes propres idées, particulièrement en ce qui concerne la temporalité originale de l'émergence. L'idéal aurait été de prendre le temps de faire une écriture à plusieurs mains, ce texte servant de brouillon initial, de support de réactions ou de stimulation pour que chacun fixe ses propres idées. Je pense que ce type d'écriture viendra plus tard, pour le moment cette note ne cherche qu'à mettre au clair ma position et n'est pas capable de présenter celle des autres participants. Les nombreuses reprises d'écriture m'ont conduit en première partie à reprendre l'idée d'une multiplicité des modes de présence du sens, débordant ainsi les limites du projet initial.

Il existe un paradoxe apparent dans la notion d'un "sens se faisant"<sup>16</sup> : si l'on suit Richir dans sa description {Richir, 1996 #466} le sens est déjà là et pourtant il ne l'est pas puisqu'il se cherche encore et qu'il est en devenir. Je le connais déjà puisqu'il est là, je ne le connais pas encore puisqu'il ne m'apparaîtra "vraiment" que plus tard, quand il sera complètement énoncé.

Une partie de la difficulté tient au fait que je nomme de façon identique l'amorce et son développé : comme si je présupposais que c'était le même sens, alors que peut être ce qui les relie est de l'ordre de l'ipséité (il continue à être lui-même tout en devenant différent, la conservation d'une forme d'identité ne présuppose pas la mêmeté). De plus, j'utilise le même verbe "connaître" pour ce qui est émergent, en graine

<sup>16</sup> Je poursuis avec cette note l'étude du "sens se faisant" qui a commencé avec les textes publiés depuis le numéro 60, d'*Expliciter* à partir du commentaire d'un extrait d'un livre du phénoménologue Richir, puis avec des exemples par moi-même et d'autres membres du GREX, prolongé actuellement par un groupe de travail portant sur ce thème, composé de quelques membres du GREX et de Natalie Depraz.

et pour la connaissance complètement formulée : le fruit. Enfin, j'utilise le "je" dans les deux cas, comme s'il y avait une unité entre le temps où l'amorce se donne et celui où j'en ai le fruit, ou bien comme s'il n'existait en moi qu'un seul type de processus d'accueil et de traitement de l'information au lieu de deux ou plus.

J'aborde ce paradoxe de deux manières. La première, cherche à réduire le paradoxe en le supprimant. Il n'y a pas de paradoxe parce qu'il y aurait deux modes de connaissances, et que le processus de traduction d'un mode vers l'autre donne l'illusion d'une continuité qui n'existerait pas. La seconde, accepte provisoirement le paradoxe temporel et explore le type de rapport au futur que suppose qu'une chose se présente à moi comme index d'un futur que je ne connais pas, mais que je connais suffisamment bien pour le distinguer de tous ceux qui peuvent se présenter, s'exprimer et qui ne sont pas lui.

1/ Annuler le paradoxe : pas un seul processus, mais plusieurs.

Une façon de sortir du paradoxe est de le refuser, pour cela je choisis de dire que le sens est déjà totalement là dès le départ, dans son mode original, non réductible à l'expression verbale. Mais dans cette forme de donation, il n'est pas propre à tous les usages. Je suspends ma croyance au fait que le sens est nécessairement lié au discours.

Quand une idée-graine me vient, elle est bien présente. Si je l'ai saisie, si elle fait saillance sur le fond, alors elle est déjà un objet de connaissance, même si c'est juste une image, une sensation, une "ipséité sans concept". À l'aune de l'expression verbale, conceptuelle, elle paraît incomplète puisque précisément je ne peux pas encore l'énoncer, ou bien que l'expression verbale qui me vient immédiatement m'apparaît insuffisante, pauvre, infidèle. Son énonciation pleine produira une formulation conceptuelle, qui me permettra aussi de parler de ce sens, d'y réfléchir, de le commenter. Bref, son développement jusqu'au discours complet, me donnera le sentiment de le tenir, de le maîtriser plus ou moins, pour que mon intelligence conceptuelle s'y applique. J'ai proposé {Vermersch, 2005 #3116} que peut-être il puisse y avoir d'autres formes d'intelligence que conceptuelle, et que l'idée graine soit complète dans son mode d'expression non loquace. Certes, cela ne produirait pas une activité intellectuelle de type conceptuel, comme

l'est l'activité de recherche par exemple, ou la communication dialoguée, mais cela ne l'empêcherait pas d'être présente dans d'autres activités de ma vie qui ne reposent pas nécessairement sur le concept.

Par exemple, l'idée graine est à la fois un teneur de sens non loquace et la référence permettant d'évaluer la justesse de l'expression verbale conceptuelle. Et l'appréciation de cette justesse, n'est pas elle-même conceptuelle, elle est appréciation de la résonance entre l'idée graine et l'expression en cours. Elle goûte l'expression qui vient pour savoir si elle est fidèle à l'idée graine. L'idée graine peut donc servir de référence précise à l'appréciation d'une justesse sans pour autant être un concept. Je peux prendre des décisions, je peux avancer dans ma vie en me référant à une idée graine, sans passer par un mécanisme conceptuel de comparaison, juste en cultivant l'attention à la qualité de la résonance, en m'ouvrant à l'appréciation sensorielle de ce que je fais. On aperçoit bien comment on peut être guidé dans sa vie par une référence interne non conceptuelle, par une ipsité sans concept à laquelle je donne de la valeur.

La vérité a besoin du concept pour s'évaluer, en revanche des critères comme "l'authenticité", "la justesse", "la cohérence", "l'adéquation", "le degré de plénitude", "la saveur", "l'harmonie", "l'humanité", "l'amour", "le désir", "la beauté" sont autant de dimensions de notre vie qui peuvent reposer sur d'autres références et d'autres actes d'appréciation que ceux qui sont basés sur les concepts ou une computation. Après tout, l'accord d'un instrument à corde n'est vraiment réussi que par l'oreille humaine, les instruments électroniques ne permettent qu'un accord relativement grossier. La "phénoménologie artificielle" qui sous tend les logiciels musicaux, les logiciels de fabrication de paysage, les logiciels de peinture, a dû prendre en compte des impuretés, des inégalités aléatoires, qui permettent de se rapprocher de ce qui à l'oreille ou à l'œil humain n'apparaît pas comme un résultat mécanique sans intérêt. L'émergence de l'idée graine, de la vision, de l'amorce, serait le fruit d'un processus plus large que la seule dimension cognitive volontaire dont le modèle privilégié pourrait être indiqué par l'idée de "processus organismique" développé par Rogers et repris par Gendlin (pour une présentation en français cf. {Lamboy, 2003 #3288}). La manière de garder en référence vivante cette graine pourrait être in-

diquée par exemple par la technique du focusing de Gendlin {Gendlin, 1996 #43; Gendlin, 1978,1981 #3265} toute entière tournée vers l'appréciation de la justesse de la résonance entre le sens corporel et la mise en mots ou en acte. Elle est aussi au cœur de la démarche de Danis Bois centrée sur l'écoute du "mouvement interne" et à son déploiement dans la "somato psychopédagogie" {Bois, 2006 #3289; Berger, 2006 #3269} comme j'ai pu le présenter de manière plus détaillée lors de ma conférence plénière "Sens se faisant et expérience corporelle" au colloque de Clermont Ferrand de Décembre 2006 sur "La phénoménologie de l'expérience corporelle".

Derechef, cela encourage plus à concevoir l'existence de processus multiples, différents, plutôt que de penser une cognition qui serait mystérieusement en avance sur elle-même, qui s'auto précéderait. Pour autant, la valorisation de la dimension non conceptuelle du sens se faisant appelle une réévaluation du rôle respectif de la verbalisation comme condition de clarification et de l'attention résonante comme condition de justesse. Toutes les techniques thérapeutiques ou presque, ont développé un travail mobilisant la verbalisation, toutes les activités humaines complexes ont privilégiés l'expression langagière, quelles serait la place du développement de l'attention résonante ? En quoi serait-elle indispensable à la conduite de sa propre vie ? Ce sont de vraies questions.

Laissons de côté ce débat sur le caractère incomplet ou non d'une idée graine, ou plutôt choisissons de le considérer comme incomplet, le sens restant à faire et explorons le rapport au futur dans lequel il est de toute façon impliqué.

2 / Modes de rapport au futur : protention, anticipation, prévision, attente, vision, émergence.

Si nous gardons la référence au privilège de l'expression conceptuelle, l'idée graine paraît incomplète, non développée, mais dans son apparition elle est déjà l'index et le critère de la qualité de ce qui est à venir. Comment clarifier ce porte à faux temporel apparent, ce paradoxe de ce qui est à la fois déjà connu, de manière à la fois insuffisante et pleinement suffisante comme norme de justesse de la résonance ? Comment penser la temporalité de ce futur qui m'apparaît alors qu'il n'est pas encore là ? Une manière un peu indirecte de faire travailler cette question est d'opérer une recherche de variation sur les différents modes suivant les-

quels on peut se rapporter à l'avenir. (J'ai du mal à faire une distinction fondée entre "avenir" et "futur", aussi je les utilise comme synonyme). L'idée est de mieux comprendre la temporalisation du sens se faisant en le situant par contraste avec toutes les manières dont le futur peut s'inscrire dans le présent.

Dans un premier temps de travail, je me suis mis en régime d'ouverture à la variété, et j'ai laissé venir, puis recherché tous les cas de figure de rapport au futur que je connaissais. Les premiers trouvés m'ont conduit par contraste à des compléments, et je ne suis pas sûr d'en avoir terminé. J'ai noté ces matériaux. Je me les suis commentés, différentes organisations me sont apparues, permettant de les regrouper, de les organiser. C'est ce que je présente ci-dessous dans l'esprit d'un schéma provisoire qui laisse place à la discussion, à l'enrichissement par des exemples qui fassent travailler la variation.

J'ai distingué six modes suivant lesquels nous nous rapportons au futur. Suivant les précautions d'usage, je déclare cette typologie "provisoire", "probablement pas exhaustive", "insuffisante", et même pire si votre esprit critique est bien éveillé... Cependant, telle quelle, cette typologie m'a déjà fait découvrir toutes sortes de chemins de pensée que je n'avais jamais fréquentés ou jamais rapprochés pour en observer les affinités et les différences. En arrivant au bout de cette note, je me fais la remarque que malgré ma bibliophilie aigüe, je n'ai pas eu l'occasion de lire grand chose sur les différentes manières de se rapporter au futur. Il est évident qu'il existe une forte dissymétrie entre la littérature se rapportant à la relation au passé, à sa constitution, à sa conservation, aux différentes mémoires, au rappel, par rapport à la relation à l'avenir. (Point, tout court. Parce que je serais bien en peine de déployer les mêmes effets de style pour le futur que ce que je viens de faire pour le passé.) Dissymétrie que l'on retrouve dans l'œuvre d'Husserl, puisqu'il a beaucoup plus réfléchi sur la structure rétentionnelle, le ressouvenir, l'éveil, l'habitude, la sédimentation, que sur la protention ou l'anticipation ou le projet ... On retrouve une telle dissymétrie chez Piaget par exemple.

Avertissement. Cette typologie retient à chaque fois et de manière emblématique un mot pour synthétiser chaque catégorie, malheureusement l'usage courant de ces mots a tendance à les amalgamer, à les utiliser l'un pour l'autre sans discipline. Par exemple le terme "anticipation"

est communément utilisé pour tout ce qui se rapporte à l'avenir sans trop de discrimination, si je veux l'opposer à "attente" ou à "prévision" la distinction est difficile à maintenir. J'essaierai donc à contre courant des usages familiers de délimiter des catégories et des appellations sur une base critériée, mais dont la manipulation se révélera souvent dangereusement contre intuitive. Courage.

1 – Protention : nous sommes toujours disposés en ouverture vers le futur immédiat.

Je commencerai par un point de vue phénoménologique, husserlien, parce qu'il me paraît le plus clair dans le traitement de "la passivité", c'est-à-dire de tout ce qui se déroule en moi indépendamment de mon activité contrôlée. Passivité ne veut pas dire inertie, stagnation, mais s'oppose à volontaire, à intentionnel. Par exemple la rétention est une mémoire passive permanente, elle est mémorisation sans intention de mémoriser. En phénoménologie {Husserl, 1998}, la dimension du futur est essentiellement conçue comme une "protention", symétrique de la rétention, qui elle va sans cesse vers le passé de plus en plus lointain. Je cite un peu longuement un des rares passages où Husserl discourt de la protention. Dans ce texte, il ne prend en référence que la perception, ce qui est bien sûr restrictif et peut présenter un biais par rapport à la généralité des caractéristiques de la protention ainsi dégagées.

"Une observation exacte nous apprend –et cela serait un complément nécessaire- qu'une autre sorte de présentification appartient encore à la perception, celle que nous nommons protentions. Ce sont les pré-attentes suscitées d'emblée et constamment par l'écoulement des rétentions et se modifiant de façon continue. Continuellement, un horizon de futur est éveillé, même s'il est obscur et relativement indéterminé, constamment un futur "arrivant" immédiatement est constitué et toujours modifié à nouveau. Le son qui retentit et continue de retentir résonne dans un futur conformément à la conscience, il tend, pour ainsi dire, à la perception ses bras grands ouverts. Aussi vide et indéterminée que puisse être cette continuité de pré-attentes, elle ne peut pas être entièrement indéterminée, le style en quelque sorte de l'"à venir" est préfiguré par le passé immédiat. Le changement de ce qui se présente et passe effectivement entraîne aussi nécessairement le changement de la teneur de sens de l'à venir – ce changement restant à cette occasion également conservé rétentionnellement. Si chaque passé récent est un continuum d'esquisses des présents constamment disparus, alors chaque futur juste à venir est une esquisse de second degré, une

ombre projetée par ce premier continuum d'esquisses. C'est justement une loi originaire qui veut que chaque écoulement rétionnel –dans une pure passivité, sans participation du moi actif- motive aussitôt et constamment des intentions d'attentes et par là même les produit, ces motivations étant déterminées dans le sens de la ressemblance de style. Les intentions d'attentes peuvent soit se remplir, soit se décevoir. ...) p 74, Husserl 1988.

Ce que je comprends de la protention est qu'elle appartient fondamentalement à la pré intentionnalité, elle est ouverture permanente vers l'avenir, elle est essentiellement organisée par la forme que lui ont donné toutes les expériences passées et leur sédimentation. A tous les niveaux basiques de contact avec le monde des formes d'accueils définissant des attentes organiques, perceptives, cognitives, affectives sont actives comme disposition permanente du "à venir". En témoignent, les effets de surprise, de confusion, de désorientation, quand ces attentes sont déçues, ou que le déroulement d'un événement s'interrompt prématurément. On pourrait dire que les protentions déterminent un "horizon" de futur que l'on pourrait nommer "orientation", et qui ne m'apparaît que par ce qui produit de la désorientation, dont les effets sont immédiatement puissants et se propagent rapidement en déstabilisant aussi bien l'affect que la cognition. A partir de cette idée on se rend mieux compte que l'on pense toujours le futur en fonction du passé, et ce faisant on privilégie l'attention au passé, alors que la désorientation pointe vraiment sur l'effet du futur dans la phase du présent et des dimensions déstabilisantes et corrélativement des processus d'accommodation qui vont y répondre. Mais c'est un peu dérangent de ne pouvoir penser l'effet du futur qu'à partir des cas problèmes !

La protention peut aussi être vue comme une condition structurelle/fonctionnelle fondamentale de tout vivant. D'un point de vue, piagétien, l'ouverture de la structure du vivant est la condition nécessaire de la dynamique de la régulation. A tous les niveaux, un système vivant est caractérisé à la fois par sa stabilité grâce aux structures quasi permanentes qui assurent sa continuité (les schèmes) et par son ouverture, qui permet les échanges, l'ouverture à l'imprévu, à la nouveauté. Cette ouverture active (assimilation) est la condition de la vie, et du développement téléologique vers des adaptations toujours plus complexes {Piaget, 1967 #1811}. Cette ouverture n'est jamais simplement passive, mais toujours une tension

de complémentation des schèmes déjà actifs. C'est ainsi que l'enfant vient au monde avec des schèmes réflexes innés qui lui permettent très rapidement par exemple de se nourrir, de s'orienter vers le sein et de le sucer.

Tous les mécanismes de type protention sont soit innés, soit le reflet passif de ce qui s'est déjà passé, que ce soit au plan de la perception comme Husserl le développe ou au plan de n'importe quelle autre activité.

Dans la protention, le futur n'est pas posé par le sujet, son activité est en deçà de toute saisie intentionnelle, sauf à déplacer ce critère vers l'association. Ce futur n'est qu'un horizon visé par un "tendre vers", dont la fonctionnalité définit le vivant, et dont la teneur n'est visible que pour un observateur par la référence qu'il peut établir avec les rétentions. Le terme de pré attente utilisé par Husserl, désigne une tension vers le futur qui n'est pas construite sur une identification de ce qui est attendu comme ce le sera dans la catégorie de l'attente que je présenterai plus loin. La protention est l'activité la plus "passive" (la moins volontaire), celle qui tend vers le futur sans le connaître, sans l'anticiper au sens fort du terme.

Les catégories suivantes appartiennent à un niveau d'activités cognitives plus élaborées, en ce sens que toutes posent le futur et donc sont basées sur un "se représenter". Mais la manière de poser le futur me semble différer dans les différents cas.

2- Anticipation : un futur est projeté, conçu, organisé.

L'anticipation relève d'un projet, elle est le fruit d'une activité cognitive plus ou moins complexe en fonction de l'extension de l'horizon temporel dans lequel elle tente de s'inscrire {Vermersch, 1976 #2096}. Elle est conceptua-lisation, préparation, organisation de ce que je voudrais que soit le futur, ou de manière complémentaire préparation de ma réponse à un futur prévu.

Faire une liste de course, prévoir le menu de la semaine, commander des matériaux, organiser l'occupation d'un tableau noir, définir le tracé régulateur d'un visage avant de le dessiner sont autant d'activités de préparation qui supposent la prise en compte d'un avenir, d'un avenir souhaité déterminé pour être mis en oeuvre. Alors que la protention relève du fonctionnement de la "passivité" (au sens de non intentionnel), l'anticipation cherche délibérément à faire exister l'avenir tel qu'on souhaite qu'il sera, tel que l'on se dispose à le vivre, tel qu'on

envisage qu'il sera pour permettre de s'y préparer, de prévoir ce qui est nécessaire.

Plus l'horizon temporel pris en compte par l'anticipation est étendu (les cinq prochaines minutes, l'heure à venir, la journée à vivre, la semaine à organiser, le trimestre à préparer etc.), plus l'activité cognitive de représentation de la forme de ce futur est cognitivement difficile et nécessite des registres de fonctionnement cognitif élaborés {Vermersch, 1979 #2385}. Piaget avait montré que dans l'ontogénèse l'anticipation était aussi large que la rétroaction {Piaget, 1964 #1809}. C'est-à-dire que la projection sur le futur était aussi ample que la prise en compte des éléments pertinents du passé était lointaine.

Dans l'anticipation, c'est moi qui fais exister mentalement le futur, je ne me contente pas d'accueillir au fur et à mesure, je m'en crée une représentation. La représentation du futur anticipé ne se présente pas d'elle-même, elle est construite par mon activité. Je me tourne vers un futur, je me rapporte à lui tel que je suis capable de me le représenter (à la mesure des informations que je possède déjà), et sur cette base je conçois, projette, des actions qui permettront de le vivre.

On a donc un contraste fort entre anticipation et protention. Il serait facile de dériver terminologiquement, comme on le voit dans des textes philosophiques en assimilant superficiellement la protention à de l'anticipation au motif qu'elle est orientée vers l'avenir, mais ce serait amalgamer des conduites qui sont très différentes par les moyens cognitifs mobilisés et par le mode de rapport au futur. Il faut reconnaître cependant qu'un vocable nous manque pour nommer cette forme passive d'orientation vers le futur et le terme de protention ne semble pas complètement répondre à ce besoin.

Il me faut encore signaler le cas particulier de l'activité motrice, puisqu'il est commun de parler "d'anticipation motrice", et de décrire les activités de préparation tonique ou posturale comme "anticipation" alors qu'elles ne relèvent pas d'une activité volontaire de type anticipation mais beaucoup plus de formes de protention (on pourrait, il est vrai, l'écrire dans ce cas "pro tension"), c'est-à-dire tout simplement de la projection des activités motrices déjà pratiquées. Cependant dans ce domaine le vocable "anticipation" est établi. Il semble un peu normal que lorsqu'on est plus dans un domaine physiologique les nuances cognitives soient peu prises en compte. Dans le domaine moteur le terme anticipation connote l'orientation vers le futur sans

préjuger de la nature de l'acte d'orientation et du type d'acte cognitif qui le relie au futur.

Pour nous, l'anticipation connote aussi le futur, mais dans le cadre d'une relation construite à ce futur, fruit de l'activité du sujet, et de plus assez finement différenciée par l'extension de l'horizon du futur pris en compte.

Méthodologiquement, à partir de cette catégorie et pour les suivantes, ces définitions devraient être confrontées à une pluie d'exemples expérientiels, de manière à mieux cerner les cas de figures et vérifier que l'on a une catégorie bien définie ou pas. Le travail reste à faire.

3 – Prévision : un futur est déduit, calculé, depuis l'état présent.

Dans les activités de prévision, je me base sur les informations actuelles, pour deviner, calculer, probabiliser les propriétés du futur. Si ce calcul est l'expression d'une loi, on peut alors parler de prédiction au sens fort. ("Prédiction" au sens faible, relève plutôt des mancies, de tous les procédés que l'humanité a déployés pour chercher à deviner l'avenir). La prévision/prédiction est une activité conceptuelle comme l'anticipation. Mais alors que l'anticipation essaie de modéliser un futur à la forme d'un projet, la prévision essaie de connaître le futur par extrapolation, par inférence à partir des données actuelles.

Je peux prévoir un futur et anticiper comment j'y répondrai. Le météorologue n'essaie pas de créer le futur, mais de le connaître par avance à partir de ses bases de données et de l'état actuel. Il part du présent pour aller vers la représentation probable d'un futur. En revanche, la sécurité civile anticipe des futurs, elle essaie de créer des structures, de former des hommes, de concevoir des scénarios qui anticipent les conséquences des risques climatiques. Conceptuellement on pourrait assimiler la prévision à une forme d'anticipation puisqu'il y a prise en compte du futur, mais le rapport au futur me semble suffisamment différent pour motiver leur distinction. Les deux sont des formes de calcul, l'anticipation crée le futur et l'organise, la prévision calcule le futur pour s'y adapter. Qu'en pensez vous ?

4 – Attente : un futur possible est posé comme devant s'actualiser.

La protention est une attente qui s'ignore, Husserl la nomme pré attente dans la mesure où elle n'est pas consciente, la protention ne pose rien. L'attente, elle, pose un futur. Cela suppose qu'il est susceptible d'exister, qu'il soit connu avec précision ou pas.

J'attends le bus, je suis là maintenant dans une activité qui pose qu'un futur prévisible et prévu va s'actualiser. Je ne suis pas tourné vers l'activité de le prévoir comme dans le cas précédent, mais dans "l'activité" de l'attendre. J'attends au bord de la route d'être pris en auto-stop, j'attends donc un événement possible dont je connais la forme et qui je l'espère va s'actualiser. Je suis tourné vers un type d'événement connu, et mon activité consiste à attendre sa manifestation. Là encore, je pourrais être tenté de dire que l'attente est anticipation par assimilation au fait d'être tourné vers le futur, mais le rapport à ce futur n'est pas le même quand je le construis et quand je le pose. Je ne construis pas le trajet du bus, sauf si je suis l'exploitant, je l'attends. Que le bus passe et que je l'attende repose sur une activité plus basique que de le concevoir.

L'attente pose l'existence du futur comme forme connue, au moins comme type ou comme structure possible. L'attente est une activité volontaire, choisie ou subie, en ce sens elle n'est pas protention, même si dans les deux cas, il y a un tendre vers la dimension du futur. En fait, il me semble que les formes d'attente sont tellement multiples que cette catégorie devrait faire l'objet d'un travail bien plus large ! Par exemple, toutes les formes de "rester en prise" dans les temps de visée à vide, où j'attends un remplissement, sans pour autant en connaître le contenu, sinon que je saurais le reconnaître quand il se donnera. J'ai cherché à isoler la prévision de l'attente, même si toute activité de prévision repose sur une forme ou l'autre d'attente, de question tournée vers le futur. Autre exemple, un peu limite, celui attaché à la notion de "garde". Dans tous les sports de combat, il existe des postures et des attitudes mentales, attentionnelles, qui structurent l'attente de ce que va faire l'attaquant, sans pour autant s'engager dans une direction corporelle ou attentionnelle particulière. Le but est d'être prêt à riposter, à attaquer, sans préjuger de la manière dont l'attaque va venir ou la direction qui va s'ouvrir, et ainsi ménager au mieux toutes les possibilités. Puisque dans ce cadre, si je m'engage dans une direction privilégiée, si ce n'est pas celle qui se révélera pertinente, ou bien, si elle donne trop d'indications à l'autre, elle sera particulièrement inefficace et dangereuse.

*Anticipation, prévision, attente font exister le futur au plan de la représentation par un acte volontaire. Le premier le crée, le second le*

*calcule, le troisième l'espère.*

5 - Vision élargie du futur : "quand je vois le futur venir vers moi" (formulation d'Eve Berger).

Un futur non accompli est déjà contenu dans le présent comme perception de son accomplissement à venir.

En fonction de l'expertise que je maîtrise, le présent se donne avec une vision claire qui contient l'avenir dans une plus ou moins grande extension temporelle de ce qui vient avec ce présent. D'une certaine manière je pourrais dire que je suis déjà pleinement présent à l'avenir, que de ce fait je le vois déjà venir vers moi, que je peux le lire avant qu'il atteigne le présent, qu'il va d'ailleurs atteindre sous la forme même où je le vois arriver déjà. L'exemple privilégié est celui de la trajectoire, un mouvement s'ébauche, et j'en connais déjà le futur, les paramètres, l'aboutissement. Un élan est pris, et déjà il a déterminé son résultat qui n'est toujours pas accompli pour autant. Cela vaut pour les mouvements relationnels, émotionnels, cognitifs.

Le futur n'est alors que la prolongation déjà vue du présent. Ou bien, on pourrait dire que la "selle" du présent est élargie au point de contenir déjà ce qui est habituellement (ce que la plupart considèrent) apprécié comme un futur encore insaisissable. Chaque acte, chaque perception, repose sur une part plus ou moins ample de futur déjà en forme, comme prolongement de ce qui est en cours. L'expert voit si loin d'avance, qu'il semble connaître le futur, alors qu'il ne voit que le trajet qui relie le présent et ce qui est déjà en mouvement.

La vision élargie est un acte perceptif dont l'empan temporel est inhabituellement étendu. Elle est un acte cognitif, un acte expert. Elle peut sembler un acte magique de divination, alors qu'elle est la compétence à voir les germes et à en connaître les fruits. Le futur est déjà tout entier là, il ne semble pas conçu comme dans l'anticipation, ni prévu ou calculé comme dans la prévision, ni espéré comme dans l'attente, il est vu.

6 - Emergence : un futur encore invisible émerge et se signale dans mon présent comme futur possible.

C'est le cas de figure qui m'intéresse particulièrement relativement à la problématique du sens se faisant et tout le travail précédent vise à en faire apparaître la différence. Dans le langage déjà utilisé dans les articles précédents sur le "sens se faisant", ce cas est celui où une idée-

graine émerge, quoique le restreindre au fait que ce qui émerge soit de l'ordre de l'idée me semble trop pauvre et préjuge qu'il s'agit d'un pré concept. Toutes les "ipsités sans concept" ne se donnent sûrement pas comme des "idées", elles peuvent certainement être des ressentis, des visions, et tout autre chose que je n'imagine pas parce qu'il n'appartient pas à ma propre expérience.

/ Si cette "graine" est qualifiée d'émergente, c'est qu'elle ne m'apparaît pas au moment même comme ayant un précurseur saisissable. Elle ne se donne pas comme si je voyais comment elle a été engendrée, comme ayant une cause que je discernerais dans le temps de sa donation. En revanche, je peux poser qu'il y a nécessairement eu des précurseurs, des causes, un cheminement préalable, puisqu'il n'y a jamais de création depuis rien. Dans un second temps, donc a posteriori, je pourrais chercher à retracer ce qui a conduit, permis, suscité, une telle émergence. Une émergence suppose un saut qualitatif par rapport à ce qui précède, une rupture, une absence de continuité apparente. En même temps, la discussion avec Eve et la référence à mes propres vécus, me montrent qu'avant une émergence je peux percevoir des symptômes d'une émergence imminente. Je peux reconnaître que quelque chose en moi sait/sent qu'il va y avoir une émergence. Si toute émergence est une création, alors "l'émergence n'a pas de futur" {Tengelyi, 2006 #3290}<sup>17</sup>, elle n'est que présence. Ce qui est précurseur ne serait donc pas relativement au sens qui émerge, mais relativement au fait qu'un sens va émerger. Dans un cas, ce serait comme si j'avais une pré connaissance de la teneur de sens qui n'a pas encore émergé, et ce n'est pas ce cas que j'envisage. Dans l'autre cas, ce serait une pré connaissance du fait qu'il va y avoir émergence. Par exemple, dans les temps lointains de ma psychothérapie, j'ai des souvenirs très nets d'avoir su une heure avant, ou

<sup>17</sup> Tengelyi 2006, p 80, "Le neuf est quelque chose de présent qui n'a jamais été futur. Il surgit tout d'un coup sans avoir été anticipé dans une protention quelconque. C'est pourquoi il nous surprend.". Contenu, dans un joli chapitre, très utile, qui résume l'œuvre de Richir relativement au "sens se faisant". Chapitre 4. "Formation de sens comme événement chez Richir" p. 69. (Extrait du "Guide du routard philosophique", à moins que ce ne soit du "Manuel de survie en conditions philosophiques extrêmes". Vous avez deviné, cette parenthèse n'est probablement qu'une boutade, quoique ...)

deux jours avant, que dans la séance que j'allais avoir quelque chose de fort et d'important allait se passer. Et c'était le cas.

/ Si elle mérite d'être nommée "émergence" c'est aussi qu'elle a des qualités de nouveauté, de fraîcheur, elle n'est pas répétition, habitude, quotidien. Elle est donc "création" pour moi. C'est même un des aspects des plus fascinant et intrigant puisque cette émergence est le lieu où l'on s'échappe des déterminismes passés, des contraintes de la répétition machinale, des cadres de la langue. Une partie de la théorie du sens se faisant doit pouvoir rendre compte des conditions de possibilités de cette nouveauté. Réciproquement toute théorie du langage, toute théorie comportementale doit pouvoir ouvrir une compréhension sur la possibilité d'une création, d'une rupture avec la causalité associative.

/ C'est une émergence cependant qui a la caractéristique d'être indexée sur le futur et non sur le passé, elle n'est pas un souvenir<sup>18</sup> qu'une madeleine plongée dans de la verveine ferait surgir du fond de ma mémoire. Je sais distinguer ce qui vient en moi et qui appartient à mon passé. Je sais distinguer le souvenir de la perception, (ne pas savoir le faire s'appelle "halluciner"). Et là, l'émergence n'est ni un souvenir, ni une perception, c'est une "prémo-

<sup>18</sup> On peut penser aussi aux émergences partielles de souvenir et arguer que cette information partielle, incomplète est le signe que toute information est composée d'une multiplicité d'informations partielles, normalement agrégées d'une façon invisible et la donnant comme un tout indivisible, alors que dans certains cas, oubli, fatigue, distraction, maladie les informations ne se donnent que par parties. Par exemple, dans le domaine de la mémoire, on connaît bien les exemples de "mots sur la langue" : je sais que je connais un nom que je ne retrouve pourtant pas. Il se donne comme le nom connu que je cherche, mais pourtant je ne l'ai pas. En revanche, je sais par exemple qu'il a trois syllabes, qu'il se termine avec telle consonance, qu'il comporte un "a" dans la syllabe du milieu, et qu'il commence par un "s". Mais surtout, je sais sans hésitation écarter les noms qui me viennent et qui ne correspondent pas ! Dans la pratique de l'entretien d'explicitation, nous connaissons bien maintenant des exemples où la personne ne se souvient pas de ce qu'elle disait, elle en retrouve le sens mais pas les mots exacts, ou bien elle retrouve le son de la voix mais ni les mots, ni le sens. Comme si le son, le sens, le lexique pouvaient se donner séparément ou ensemble.

nition" pourrait-on dire si le terme n'était pas connoté par les sciences divinatoire et autres capacités à "voir l'avenir". Je veux dire que ce qui apparaît a le goût de quelque chose d'inaccompli, quelque chose dont je sais que son futur est encore à venir, qu'il a un sens de futur, qu'il indique un futur possible/probable. Mais la teneur détaillée de ce futur m'est encore inconnue. Je n'en ai que l'index. Je ne vois pas le futur, comme le ferait un devin (si cela existe), je vois seulement l'indication d'un futur à venir. Le futur est déjà dans mon présent, mais il se donne comme incomplet, comme à faire. Ce qui est dans mon présent ressortit déjà à mon futur, mais comme symptôme d'un accomplissement possible. Le futur est présent et absent à la fois, il est présent dans la mesure où au moins partiellement je sais déjà ce qui est à venir, il est absent par ce qu'il faut que j'atteigne dans ce futur, il ne m'est pas donné, mais j'ai à le construire, à le rechercher, à continuer à le viser. Il n'est pas simplement une attente, parce qu'il dépend de moi de l'atteindre, même si il peut y avoir attente de l'accomplissement, même si le mode de remplissement ressortit plus à une forme de passivité qui conserve activement une orientation.

/ Cet acte d'émergence est différent des précédents, il n'est pas une forme associative passive comme pour la protention. Pourtant, le fait qu'il y ait émergence suggère qu'il relève d'un mode de production qui n'est pas volontaire et qui relève d'une forme de production, qui s'opère dans le "dos de la conscience". Il n'est pas un acte qui pose le futur comme dans l'anticipation, la prévision ou l'attente, il n'est pas non plus une perception élargie, il est "inspiration", "avènement". Il n'est pas contrôlé dans son apparition, mais cette émergence étant faite elle est saisissable dans la conscience.

\* \* \* \* \*

On pourrait penser en première approximation que le futur n'existe pas puisqu'il n'est pas encore arrivé. Il ne serait que puissance, potentialité. De ce point de vue, le passé semble avoir la consistance plus ferme de ce qui s'est déjà produit, et qui parce qu'il s'est effectivement produit dans une phase de présent, a laissé des traces. Le futur pleinement accompli ne le sera que lors de sa phase de présent, ("Jusque-là tout va bien !", dit l'homme qui tombe, interviewé au passage devant la fenêtre du 30ème étage !). Ce futur semble donc ne pouvoir produire aucune trace tant qu'il n'est pas arrivé dans son actualisation.

Mais on a vu que la protention n'était que la projection sur l'avenir de ce qui s'était sédimenté, d'une certaine manière le futur est largement déjà présent sous la forme de ce qui en moi a déjà une présence et qui tend à chercher à se reproduire. Autrement dit, le futur de mes caries n'est que la résultante de tous les bonbons que j'ai mangés ! Passivement, la forme du futur est déjà présente en moi d'une manière forte. Mais c'est se borner à une conception du futur qui ne serait délimité que par la dimension assimilatrice, or le futur est un possible qui m'échappe aussi très largement, et la déception de mes protentions, comme de mes attentes, mes prévisions et autres anticipations, m'obligeront à une activité accommodatrice.

Reste que l'on est bien obligé d'admettre que le futur n'est toujours pas accompli, il ne le sera qu'au moment où il perd cette qualité en devenant présent. Mais, de poser le futur le fait exister au plan de la représentation. Et depuis ce plan-là, il a déjà toutes sortes d'effets sur moi dans le présent, il oriente mes pensées, il crée des peurs, des joies, des tensions ou des relâchements corporels. Sous une forme dérivée, c'est-à-dire sa représentation, le futur s'avère moduler déjà beaucoup mon présent par le fait que je sois tourné vers lui ou qu'il s'impose à moi. Le futur m'affecte donc déjà avant qu'il ne s'accomplisse par le seul fait que je me le représente. C'est encore plus net avec la vision élargie, puisqu'elle permet dans le présent de me disposer pour accueillir ce qui n'est pas encore, mais que je vois clairement arriver. Enfin dans le cas de l'émergence, le futur inaccompli ouvre le présent à une aventure de sens, il est déjà là comme invitation à le rechercher, à le créer plus complètement.

Dans l'émergence, le futur pointe, s'impose dans le présent, comme index de sa survenue plus ou moins certaine. Comme activité cognitive, il n'est au départ qu'accueil de ce qui se donne sans que je l'ai recherché, tout au plus ce peut être le résultat d'une visée à vide. Mais je ne l'ai ni calculé, ni anticipé.

Il est la preuve indirecte que quelque chose de moi, en moi, traite des informations qui échappent à ma conscience. On pourrait dire encore que l'on a la preuve d'une multiplicité de modes de traitement. On retombe ainsi sur le modèle organismique qui présuppose que nous sommes affectés par beaucoup plus de choses que nous en sommes réflexivement conscients, de plus de choses que les perceptions captent. Par exemple, le corps capte plus de chose de la

situation globale que les seuls organes sensoriels ne le font, il est affecté par bien des stimuli pour lesquels nous n'avons pas de capteurs sensoriels, et parmi les données perceptives qui m'affectent ce qui fait l'objet d'une rétention est bien plus large que ce qui fait l'objet d'une saisie intentionnelle et encore plus d'une saisie réflexive. Et nous avons vu que parmi toutes les émergences qui nous apparaissent nombreuses ne font pas l'objet d'un traitement conceptuel, mais d'une appréhension en résonance.

Est-ce que je me précède moi-même ? Quel moi me précéderait qui serait tout autant moi que le premier ? Peut-être trouve-t-on là le reflet de l'erreur basique qui nous fait croire que le savoir de la conscience réflexive est sûr, complet, inégalable ? Alors que nous sommes incarnés dans le monde à un autre niveau plus direct, plus englobant, qui produit en temps réel (ni en retard, ni en avance) le reflet de la totalité des interactions qui m'affectent, et dont certains aspects arrivent jusqu'à la conscience sous forme d'ipséités sans concept. La formulation verbale est en retard sur cette donation initiale, à moins qu'elle la suppose pour pouvoir commencer à s'élaborer. S'il y avait un paradoxe à retenir, c'est celui de la certitude qu'a la conscience réfléchie de maîtriser la situation, alors qu'elle semble être toujours la dernière informée. Ou bien la certitude de la conscience réfléchie de savoir tout ce que je sais, alors qu'il y a en moi beaucoup plus de choses que ce qui est réflexivement conscient.

## Agenda 2007/2008

### Lundi 4 juin 2007

Université d'été du 27/8 au 30/8 2007

Lundi 8 octobre 2007

Lundi 17 décembre 2007

Lundi 4 février 2008

Mardi 5 février "Journée pédagogique"

Lundi 31 mars 2008

Lundi 9 juin 2008

Université d'été du 25/08/2008 au 28/08.

En règle générale, les manuscrits pour *Expliciter* doivent être soumis au plus tard 20 jours avant la date du séminaire visé.

## Programme du séminaire

Lundi 4 juin 2007

de 10h à 17 h 30

Institut Reille

34 avenue Reille 75014 Paris

(RER cité Universitaire, bus 88, 21)

- Discussion des articles de ce numéro avec les auteurs présents.
- Proposition de débat sur les rapports entre auto explicitation et entretien d'explicitation. Comment faites-vous le lien entre ces deux méthodes ? Quelles finalités de recherche vous paraissent correspondre à l'emploi de l'auto explicitation ? Quelles finalités de formation vous apparaissent ou vous semblent incompatibles ? Quelle place pour l'auto explicitation dans les interventions professionnelles ? Comment vous situez-vous par rapport à l'implication personnelle que représente la pratique de l'auto explicitation ? Quelles questions sont les vôtres sur l'auto explicitation ... ?

### Sommaire du n° 70

1- 9 La symbolique en analyse de pratique : La présence au vécu de l'action, en cours d'action. Maurice Legault.

10-14 Les puissances dormantes : témoignage du stage d'auto-explicitation.

14-15 Compte rendu de la 2<sup>ème</sup> journée d'études de l'Antenne Suisse Explicitation. Karin Leersch.

16-23 Ecriture professionnelle et explicitation. Autobiographie professionnelle en formation. Mireille Snoeckx.

24-32 Note autour du sens se faisant. Essai de typologie des différentes formes de rapport au futur. Pierre Vermersch

## Expliciter

Journal du GREX

Groupe de Recherche sur l'Explicitation

Association loi de 1901

100 rue Bobillot

Paris 75013

Tel 01 40 47 86 80

www.expliciter.fr

p.vermersch@gmail.com

Directeur de la publication P. Vermersch

N° d'ISSN 1621-8256